

REVUE LITTÉRAIRE DE L'UQÀM

GRANDS ESPACES

VOLUME 26 | NUMÉRO 2

Catalogue





Catalogue

AVANT- PROPOS

Ça commence doucement, toi, seule sous les couvertures, une lampe de poche à la main, tu te refuses au réel et plonges tes rêves dans les inventaires de sofas nouveaux genres en papier lustré. La famille suédoise sans couleur est aussi la tienne, elle te permet de ne plus être anonyme. Au pied du lit, le feu de foyer où il fait bon brûler les listes de ce qui nous enferme, les transformer en chaleur où il est possible de s'y fondre, de devenir autre, étincelle dans la cheminée. Avec le feu, tu crées ton propre catalogue, en écrivant tu te confrontes avec la disparition, tu fais naître un renversement qui s'avère nécessaire.

Penser la rhétorique de la liste pour la prendre à son propre jeu ou se perdre avec elle. Comme lorsque tu te surprends à t'égarer dans les titres de livres parus ou dans une énième collection de linge sur ton feed Instagram. Tu te demandes combien de ces ouvrages seront pilonnés dans cent ans, ou ce qu'il restera de ces fibres aux teintes légères. À défaut, tu te reposes dans les espacements entre les lignes, les rectangles blancs entre les posts, là où le possible t'a gardé une place.

Contre ton gré, tu mets un cœur à côté des plus beaux meubles avec l'espérance qu'ils combleront l'apathie qui se cache dans ton garde-robe. Tu dresses l'inventaire de tes aspirations sur fond pastel. En faire une fiction, un catalogue des déchets, des désirs, des infractions, des points thermiques, des risques, des usages. Là comme dans les retailles des magazines de bateaux que ton grand-père découpait pour coller aux murs de son établi. Maintenant, tu la reconnais, la matière flottante et fragmentée du fantasme, qui pourtant porte si loin.

Si tu te sens un peu brisé.e dans ces cases de papier, tu te dis qu'il y a au moins un peu de toi dans l'histoire du monde. Ce catalogue, c'est faire l'éloge des subjectivités, mythologiser les quotidiens, se faire rencontrer les paroles et les voix visuelles. Cataloguer pour faire survivre les noms et les images, pour les confronter à nouveau. Tu lis Riopelle à la rencontre des territoires nordiques et des cultures autochtones. Riopelle en dialogue avec Luke Akuptangoak, Noah Arpatuq Echalook, Mattiusi Iyaituk, Pudlo Pudlat et tant d'autres aussi. Rencontres inespérées, mise au point nécessaire.

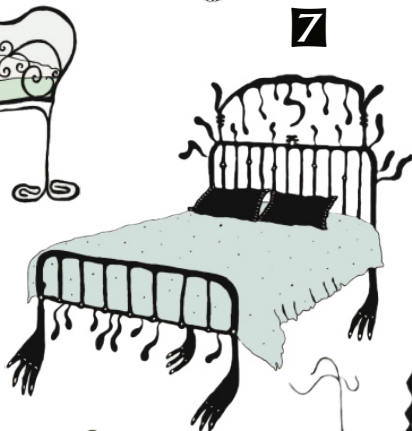
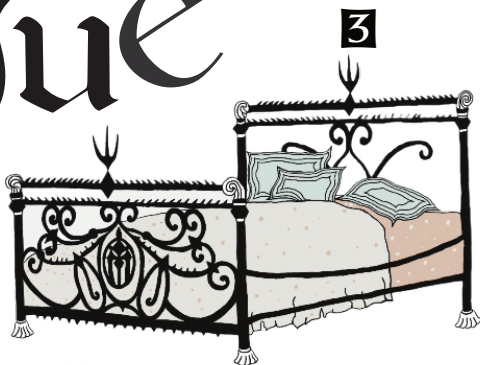
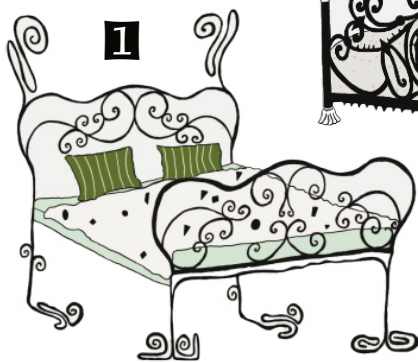
Toi aussi, tu es musée. Toi aussi, tu vis par ces images de toi, une main tendue vers l'autre entre les pages.

Marylène, Alexie, Ève et Orane

Catalogue

Volume 26

N° 2



ILLUSTRATIONS PAR
MICHÈLE BARCENA -
SOUGAVINSKI

1 ÉCHO ENTRE LES MOTS
DU PARC LAFONTAINE
JEANNE SOUBRY

2 TROIS POINTS NOIRS¹⁴
CAMILLE THIBODEAU

3 LE PAPIER GLACÉ²⁰
NE BRÛLE JAMAIS
NOÉMIE BENOIT

4 LE MAGAZINE LEGO,²⁴
LE NATIONAL
GEOGRAPHIC ET UN
CACTUS D'UN MÈTRE
DE HAUT
VINCENT DESMARAIS

5 FRAGMENTS DU³⁰
DIMANCHE
SARA BALBI DI BERNARDO

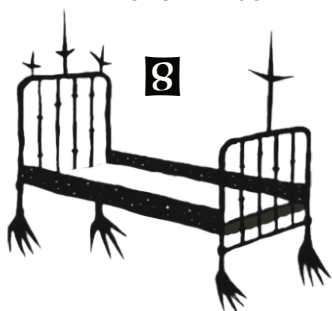
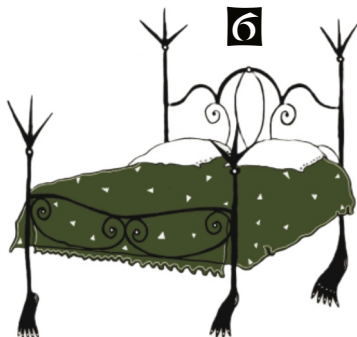
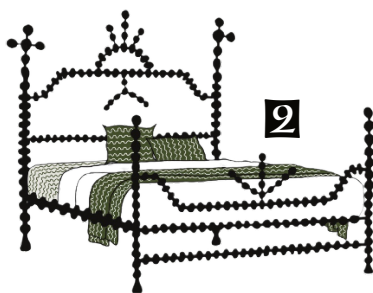
6 OPTIONS DE L'ANNÉE³²
ÉLISE WARREN

7 LUC-ANTOINE CHIASSON³⁶

8 LISTE DE MES⁴¹
AGRESSIONS
JAËLLE MARQUIS-GOBEILLE

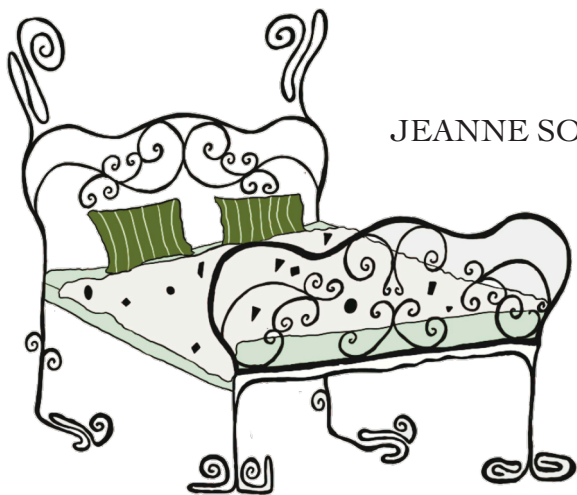
9 LETTRE D'EMBAUCHE⁴⁶
DAVID NADEAU

10 LITANIE DANS UN⁵⁰
LANGUAGE ÉDIFIÉ
POUR MA CHUTE
MORGAN LAJOIE



ÉCHO ENTRE LES MOTS DU PARC LAFONTAINE

*INVENTAIRES
2015-2022*



JEANNE SOUBRY

Une succession de mémoires¹

Rien n'est laissé au hasard. La tenir à nouveau entre mes mains, cette écriture qui me transporte dans un autre univers. Page aérienne. DD. Ton nom parmi tant d'autres. Aucune hésitation : la nécessité de te lire à nouveau. Rien n'est laissé au hasard. Sur la couverture règne DS. Analepse d'une époque oubliée, temps résolu de la respiration souffrante. Je te lirai le même mois où je me suis introduit entre tes pages la première fois. Février, frileuse, furieuse.

Palette de couleurs prises entre quatre murs. Têtes de violon. Se rebobiner sur soi-même. Rentrer par en dedans. Retour aux souvenirs. Musique qui me traverse. DD et DS me regardent. Mille images ressurent. Sentiment palpable d'être construite d'intertexte. Page aérienne me laisse voler dans sa neige blanche, les mémoires tombent doucement du ciel.

DÉCEMBRE

Cette journée avec C au MAC. Froid de décembre. Les doigts gelés, on s'obstine à fumer des cigarettes sans porter de gants. Époque Zopiclone, sédatif hypnotique. Petit cœur abîmé. Odeur de tristesse. Odeur d'un possible renouveau, des grandes salles blanches tachetées de toiles colorées, les parquets de bois clair.

How we would talk.²

¹ Denise Desautels, *D'où surgit parfois un bras d'horizon*.

² Dana Schutz, *How we would talk*, huile sur toile, 81,5 cm x 91,5 cm, MAC.

Passent les minutes et toujours collée à cette main qui trace sa prison. Tête sans yeux, dos tourné, prisonnière du téléphone. Des heures capturées par ta voix, me forçant à rester au bout du fil. Ne pas raccrocher. Et t'attendre, aussi longtemps qu'il le faudra. Et cette tête sans yeux, il est évident qu'elle ne voit pas ce coin de paradis; la liberté. Trop peur de la vie sans poussière, captive de la noirceur. Tenter d'enterrer ce ciel noir.

« odeur de ce qui ne reviendra plus ³ »

DS me prend dans ses bras tendrement, je voudrais m'endormir là, ici, sous cette peinture-phare. Suis maganée, fatiguée, veux juste oublier. Réconfort, édredon, ne plus sentir la solitude de la même manière.

Éclair-souvenir – C a pris une photo de moi au musée. Parcourir ses mémoires virtuels. Une date : 9 décembre 2015. Analyse du cliché capté. Rien n'est laissé au hasard. Sept ans plus tard, sur mon dos, le même chandail bleu marin. La même paire de lunettes de vue. Encore belle, mais maganée, fatiguée. Aujourd'hui, le verre gauche veut s'échapper, un morceau de papier collant blanc le tient en place.

Mon étui à crayons tombe. Pousse-mine rose images de chatons roule sur le sol. Ma mère me l'a acheté pour une rentrée scolaire du primaire. Odeur descendre de la voiture et courir vers la librairie.

Jamais remis les pieds là-bas, peur de briser ce doux souvenir, perdre son scintillement, ah! la magie du passé qui reprend vie, le cœur bat un peu plus fort dans la

³ *D'où surgit parfois un bras d'horizon*

poitrine, souvenir palpable, fermer les yeux, goûter cette odeur du bonheur que cet endroit me procure, odeur de l'apprentissage, choisir mes cahiers, crayons, stylos, surligneurs, effaces, colle à bâton, ciseaux, mes petites mains choisissent ce crayon rose avec chatons mignons, petites mains choisissent un portfolio avec lapins mignons pour tenir les futures partitions de violon, urgence de tout vouloir tout écrire et ses mots qui prennent vie, ce sentiment de plénitude, ce même sentiment de liberté en patinant en plein mois de février au parc La Fontaine, bras dessus bras dessous avec le Plateau et ce sous-sol de librairie.

« Absolument rien à vider. À part mon cœur. Dont l'écriture – petit geste de survie devant le pouvoir disproportionné des monstres – s'est chargée, du moins en partie, se charge encore⁴ »

Êtres d'intertextualité. Poreux. Perméables. Terre qui boit. Lichen. Vie grouillante entre les pages. Chaque regard encarte les pages de leur roman, leur parcours. DD ne vient pas seule. Équilibre de tous les artistes qui l'ont inspiré, l'ont nourri, abreuvent sa réflexion. DD donne le pouvoir de se plonger en elle, en ses inventaires par le viatique de ces personnes qui l'habitent. Citations cloche-pied, « des mots [qu'elle] relit par hasard⁵ » ou des mots porte-cœur. Envie de tous les connaître. Ne sais rien de cette vie. Tous ses mots qui vivent sans moi, tous les boire. Soif insatiable de lire. Rien n'est laissé au hasard. Odeur de l'apprentissage.

⁴ Denise Desautels, *Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut*.

⁵ *Ibid.*

Têtes de violon. Suis une petite plante. Moins de quinze centimètres. Rembobiner, dorénavant, pour me relancer vers l'avant.

« Alors je prends de l'avance en prenant du recul /
Car prendre du recul c'est prendre de l'élan⁶».

2015. La même année où DD fait son apparition dans ma bibliothèque et mon intimité. Découvrir que le parc Lafontaine est aussi le toit de sa vie. Constatation choquante, puis douce, réconfortante. « Maison de famille, d'attentes, de désirs, de rencontres, de faits, de fous. Maison forêt et fouillis.⁷» Si bon de faire confiance sans être trahi. Toutes ses photos, ses phrases qui me ramènent à une enfance non lointaine.

Requiem en D Mineur, J.626 : 3. Sequentia : Lacrimosa de M.

Contrairement à DD, incapable de garder mon souffle. Tenter de ne pas respirer trop fort, contrôler le rythme, puis l'échapper. Mes doigts ont la bougeotte, tête-tours de piste, trop longtemps tout garder à l'intérieur besoin de traverser cette eau, de sortir le bras droit. Trouver l'équilibre dans cette mer, vie-océan qui m'avale, ne plus chercher le radeau, seulement écouter la mer et nager, puisqu'il n'y a nul autre choix. DD a écrit, vécu, voyagé, enfanté, marché des milles et des milles. Sagesse de grandir. Apprendre. Tous ses livres, toutes ses rencontres aux paroles rebondissantes, ses accompagnements. Le cœur s'abreuve de son environnement. N'ai pas le même talent qu'elle. N'ai pas le même sens de la répartie, de bien choisir les mots.

⁶ Guru et MC Solaar, *Le Bien, le Mal*, de l'album Jazzmatazz Vol.1.

⁷ *Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut.*

« Comme si elle attendait [qu'ils] aient des bras.⁸ »

Yeux. Myope et astigmate. La vision se détériore et pourtant, la vue de cœur qui s'agrandit, s'améliore avec le temps, chaque épreuve, chaque tournant de page me fait progresser plus loin. Jeune pousse qui prend racines. Un printemps à la fois.

« Noir contre la chose tenace – tout bonnement être –
qui effraie.⁹ »

Inventaires de colères. Vie de merde. Tombent les bombes, pluies de balles sur des continents. Cris de mort. Envie de s'enrober d'une couverture de laine et attendre que les têtes de violon poussent. Colères de confinement.

« L'impossible dormir de force.¹⁰ »

Retranscrire des citations, la main gauche tenant le livre écarquillé par le petit doigt et le pouce, la main droite se baladant sur le clavier. Le même vent qui souffle et danse avec la neige sur le canal Lachine gelé. Furtif et efficace. Pianoter, déambuler sur les touches, les yeux allant du livre au clavier à l'écran au livre au clavier à l'écran. Encore cette sensation d'apprendre une partition de piano. S'amuser à faire des harmonies.

Grandes mains de pianiste. Dystonie focale à la main. Crampe du musicien. Incapable d'arrêter de jouer du piano, S s'est trouvé une technique pour continuer de créer. Vivre de sa passion. Aspirer à cette force de ne jamais abandonner en rebondissant entre trois et quatre notes.

⁸ *D'où surgit parfois un bras d'horizon.*

⁹ *Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut.*

¹⁰ *D'où surgit parfois un bras d'horizon.*

L'école le Plateau. Être premier violon dans les cours d'orchestre, interminables répétitions. Ses montagnes de neige si hautes, s'y battre pour le plaisir avec T. Se faire réprimander, T a fini en ambulance, commotion cérébrale. Se ronger de l'intérieur des années. Se rembobiner. Tête de violon.

Puis, odeur « elle sent la bière, le gaz et la sueur.¹¹ » Nouvelle périphérie du parc, perspective du gazon. Fumer, arracher l'herbe, la fumer, se rouler sur elle se perdre dans ses brindilles. Cou de girafe. Pieds de lièvres. Fuir toute autorité. S'enfermer dans une spirale. Descendre aux enfers. Espérer retrouver une vie normale.

FÉVRIER

Aujourd'hui, toujours ce parc, à la grandeur d'une jeune femme. Deux pieds sur terre, les racines s'enfoncent dans le sol, le tronc respire enfin, et les branches chatouillent les astres. Février, frileuse, furieuse. Patiner sur son grand lac gelé. Respirer, grandiose acte naturel. Nouvelle définition de vivre. Sentir la ville olfactive. Regarder les narines éveillées, yeux clos, paumes à l'horizon de la glace. Bruit rassurant du patin qui marque la glace. Se déplacer dans la page blanche. Aérienne patinoire.

« odeur de ciel lucide et de pensée considérable.¹² »

Comme DD, mes mots-montagnes créent de l'écho dans mon univers. Construction de mon intertexte. Envie

¹¹ Josée Yvon, *Pages intimes de ma peau*.

¹² *D'où surgit parfois un bras d'horizon*.

de le partager, ne sais pas comment, mais ça viendra, ça vient déjà. « De gré ou de force. / Par la main mes identités passées présentes.¹³ » Un jour, j'aurai aussi les miennes. Aspirer à cette force identitaire. Courage de vivre, « prête pour le combat¹⁴ » que tant d'autres ont mené. Tout poète est habité par un air de musique.

Rien n'est laissé au hasard. Chaque fois retourner aux racines des mots-jambes qui nous font tenir debout.
« Y déployer élan, langue et constellation.
Penser haut et libre.¹⁵ »

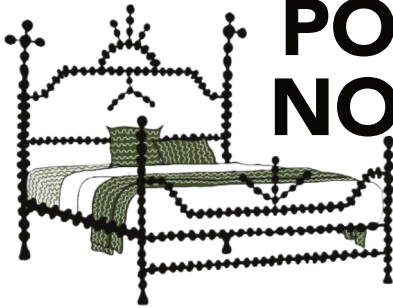
Carnaval, Op. 9 – 14. Reconnaissance de S.

¹³ *D'où surgit parfois un bras d'horizon.*

¹⁴ *Pages intimes de ma peau.*

¹⁵ *D'où surgit parfois un bras d'horizon.*

TROIS POINTS NOIRS



ART VISUEL

CAMILLE THIBODEAU

Je google : comment détruire
la toile d'araignée dans mon centre
faute de frappe
je voulais écrire ventre
elle est là
la toile
la faute
un fil de l'œil au rectum
vieux scénario (encore chaud)

café noir
je limite les calories
le sucre
l'acné
sentiment du corps habité
énergie sale nommée
je sais pas
radiative ou lumineuse
gravitationnelle
chimique
nucléaire
je viens de googler les différents types d'énergie
c'est pas ça

trois points noirs : éjecter, essuyer
ce kleenex me possède
20,3 cm par 21,3 cm
les chiffres parlent carré imparfait
je préfère les couleurs
blanc kleenex gardien du pus
rose poubelle gardienne du kleenex
noire pupille plongée ailleurs

au coin du mur
derrière la télé
un nuage sombre
je prends le coin du mur en photo
envoie la photo à ma mère
j'écris : mon appartement est hanté
elle écrit : c'est moisi
google : enlever moisissure mur
eau et vinaigre
asperger
frotter
le coin du mur retrouve sa couleur
derrière la télé
demeure une ombre

fantôme de qui
un chef moléculaire
une boulangère
je pense à leurs mains
quand j'arrache mes griffes en plastique
découvre mes ongles ramollis
il me faut un repère solide
mes dents
mes grandes palettes de rongeur
je mange des légumes
je cours sur place
ma tendance reste acnéique

dans ma poubelle
sucre :
je visualise un gâteau
(beau et sans goût)

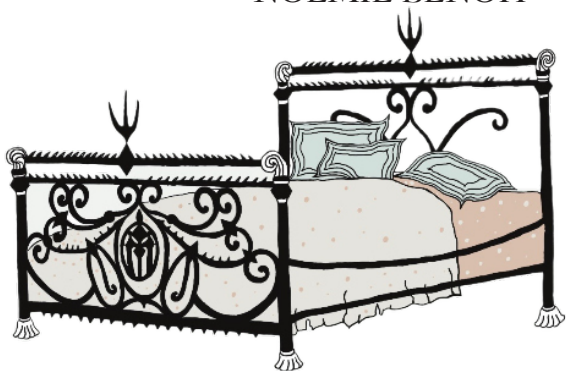
il me reste
farine de maïs :
rien à voir avec les tortillas, le Mexique
(c'est une farine universelle, sans gluten, jaune)
citrons :
je visualise l'amertume
(jus et zeste ne suffisent pas
pour obtenir un jaune sauvage
d'où l'idéalité de ma farine)

il me manque
levure :
pour augmenter le volume, envahir l'œil et le ventre
gélatine :
pour créer une substance brillante et translucide
(les gélatines véganes ne valent rien
elles s'embrument, s'effritent
il me faut de la gélatine animale car elle vient de l'os)

mon gâteau est solide comme un squelette
ni humain ni animal
il grouille, il fond, il produit de l'énergie
je le prends en photo, poste la photo sur instagram
ma mère commente, tague ses amies : regardez l'œuvre de
ma fille
voilà ce que représente cet objet
art visuel
35 likes

LE PAPIER GLACÉ NE BRÛLE JAMAIS

NOÉMIE BENOIT



Depuis deux ans,
je suis aux prises avec une insomnie redoutable.
Chaque nuit, toutes mes pensées sont habitées par la même
personne. Écarquillée, hantée et high sur des mélatonines
impuissantes, dès le crépuscule, je m'allonge et je fixe le
plafond. Alors, jusqu'à l'aube, dans une torpeur maniaque,
je pense au directeur exécutif du American Catalog Mailers
Association.

C'est par un après-midi humide et pré-apocalyptique
que j'entendais parler de Hamilton Davison pour la
première fois. Le 12 mars 2020, quelques heures avant
d'apprendre l'état d'urgence pandémique, je lisais le
journal *The Atlantic*.¹ Au troisième paragraphe d'un article
sans intérêt sur le futur des catalogues dans un monde
exponentiellement numérique, une citation me
bouleverse : « Les rumeurs de ma disparition sont
grandement exagérées ».

J'ai relu la phrase à de multiples reprises, comme en
transe. Convaincu, Hamilton Davison, directeur exécutif
de l'Association américaine des expéditeurs de catalogues,
déclarait que son métier n'était pas près de s'éteindre.
Mieux encore, que lui-même n'était pas en voie de
disparition. Devant le consensus mondial sur
l'obsolescence des catalogues et sur l'absence généralisée
d'intérêt pour des publicités papier, Hamilton, lui, refusait
de mourir.

« Les catalogues sont peut-être invasifs, mais ils sont
toujours les bienvenus », poursuivait-il fièrement. Les
heures nocturnes filent, mais la fatigue a peu d'influence

¹ Mull, Amanda. 2020. "Why Restoration Hardware Sends Catalogs the Size of a Toddler." *The Atlantic*. <https://www.theatlantic.com/magazine/archive/2020/03/why-restoration-hardware-sends-catalogs-the-size-of-a-toddler/605524/>.

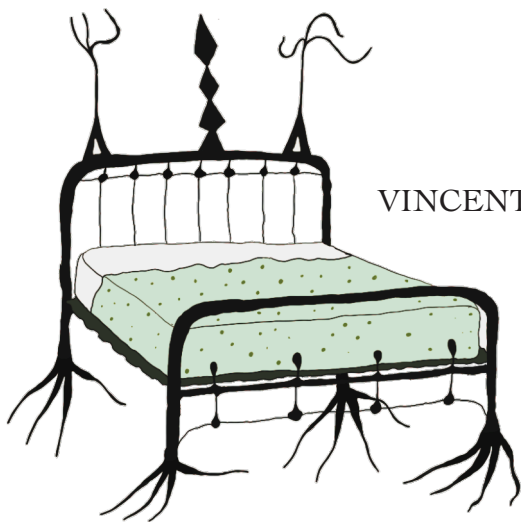
sur les monomanes. L'objet de mon obsession est l'orgueil que j'imagine dans sa voix. Certes, il le sait, il le dit : « Les catalogues sont intrusifs, délivrés en envahisseurs directement à la porte de foyers non consentants. » Mais alors, sans aucun doute, malgré l'hésitation initiale, Hamilton est persuadé qu'ils sont accueillis avec plaisir une fois dans la boîte aux lettres. Les heures que je consacre à décortiquer l'immortalité d'Hamilton, *lui* les passe à s'imaginer des visages heureux, sur décors de carton, découvrant la dernière parution d'un catalogue longuement attendu. En ajustant sa cravate, il s' imagine leurs pupilles se dilater à la vue des longs inventaires de produits fantaisistes. Certainement, la vie est bonne pour Hamilton et il entend dédier sa vie à partager sa chance. Il aime la sonorité des lettres *PDG* et se les répète comme un leitmotiv alors qu'il accomplit quotidiennement les tâches obscures de ceux qui dirigent. "*PDG!*" Assis à son bureau de noyer, chaque jour, il contemple avec satisfaction la ville à ses pieds. Ces moments ont pour lui une qualité spirituelle. Du quatorzième étage, il se sent connecté à chaque personne fourmillant à ses pieds. À tout moment, elles pourraient être en train de recevoir l'un de ses catalogues.

Dans la pénombre, je ne vois que Hamilton et lui nous voit, collectivement tenus par la gorge par notre empreinte digitale. Dans l'inondation de publicités ciblées évanescentes, il nous tend la main et nous offre le tangible. Il sait que le rêve se doit d'être palpable, en couleurs vernies et illusions lustrées. Il sait que le bonheur est convoitise et se découpe à l'exacto. Si l'internet est carcéral, il me confiait – et au journaliste de l'Atlantic – que le catalogue, quant à lui, est un loisir fugace qu'on peut fermer une fois l'exploration terminée. « Vous pouvez vous désengager complètement lorsque vous avez terminé la

lecture », ajoutait-il. Oui, Hamilton nous propose des excursions brèves et temporaires dans le consumérisme. Il croit fermement à l'indulgence du capitalisme qui, hors de l'algorithme, nous laisserait nous soustraire provisoirement à son emprise.

Dans nos conversations fictives aux petites heures du matin, je lui confie mes doutes, mon écoanxiété et mon incapacité à me projeter dans le futur. Il écoute, attendri, attentif, confus. Il sait que ses catalogues consomment en incendies les forêts américaines – je le lui ai dit –, mais il est convaincu que le plaisir de plier des pages de papier glacé pour marquer ses désirs vaut la boucane. Il sourit toujours, son poing fermement agrippé à la dernière version du catalogue de *JCPenney*, discontinué en 2010 puis ramené à la vie cinq ans plus tard. (Hamilton m'a confié avoir pleuré lors de ce jour de renaissance.) Il me rassure, *lui* et les catalogues ne me laisseront jamais tomber. Au moment où rien ne restera, je peux avoir confiance que la prochaine collection d'automne saura toujours trouver ma porte. Son assurance immuable, réservée à ceux qui accumulent les privilèges et évitent les intersections, me subjugue. Et pendant que je sombre enfin dans un sommeil sans rêve (d'enfants), Hamilton Davison, *lui*, se cryogénise.

Le magazine Lego, le National Geographic et un cactus d'un mètre de haut



VINCENT DESMARAIS

1.

j'avais à peine six ans
mon grand-père commandait tous les mois le magazine
Lego

qu'il cachait dans les recoins de la maison me laissant
quelques indices

rien de précis
à peine pour m'envoyer sur la bonne piste

sous le divan
dans les casiers du garage
suspendu dans le placard
rangé avec ses équerres dans son bureau d'architecte ou
derrière l'arcade de *space invaders*
qui traînait au sous-sol

après un certain temps
après un certain âge
il a dit que j'étais trop vieux pour ça et a mis
l'abonnement à mon nom

(c'était à moi de trouver une raison d'aller le voir)

2

dans la salle de bain de mes parents
les National Geographic et les Mclean's
sont encore là

mon père partageait l'abonnement avec mon grand-père chez
qui on allait chercher
de temps en temps
les images d'ailleurs
et les récits du monde
ces discussions qui émerveillent les enfants et les adultes
chercher les fantômes dans les photos

les mêmes revues qu'avant le départ de mes grands-parents
les forfaits n'ont pas été renouvelés

(Mais il y a un nouveau livre de mots croisés sur la table)

3

la catalogue de la programmation télé sur la table
ma grand-mère
aimait les mots croisés
connaissait la carrière des actrices d'Hollywood sur le
bout des doigts
suivait la même série à l'eau de rose depuis cinquante ans
tricotait encore des bonnets pour les nouveau-né du
quartier
et connaissait de noms ses voisines

(un framboisier dans son jardin
dont les épines me manquent)

4

j'ai souvenir de feuilleter les catalogues Lee Valley
un dimanche après-midi à la quincaillerie
oublié par mon grand-père
pendant qu'il parlait avec
le gérant
la propriétaire
le concierge
il semblait connaître tous ceux qu'il rencontrait
assis sur un banc
abandonné aux images d'outils mystérieux
collections de boiseries
répertoire de toutes les textures
indéchiffrable panoplie de rituels de communications
tout ce que j'ignorais de ces machines
m'apparaissait magique

(je regrette de ne pas lui avoir demandé de m'apprendre ses
tours de magies)

5

dans le coin du salon
un cactus d'un mètre de haut
près de la fenêtre
une plante carnivore
sur l'étagère
une collection de figurines d'éléphants
ses bobines de laine près de sa chaise berçante

les céréales sucrées qu'elle gardait pour nous
froot loops dans un verre pas de lait
l'écouter nous raconter
les quatre cents coups de nos parents

son macaroni au fromage
ses histoires de quartier
elle se souvenait du nom de tous les enfants
qui ont grandi avec mon père

(je me demande souvent ce que ma grand-mère aurait pu nous
raconter
si mon grand-père ne lui coupait pas sans arrêt la parole
avec une liste des choses qu'il croyait savoir sur la vie)



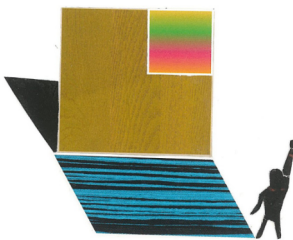
05.520



05.521



02.034



Fragments du dimanche



SARA BALBI DI BERNARDO

2.

rire d'enfant
sur le tapis d'ombre
notes fruitées
en gratte-ciels

1.

bleu
à la fenêtre
ciel de citronnade
trésor
dans la lumière
lente danse des
poussières

4.

vapeur
fleur d'oranger
transparence
dans porcelaine
félée

5.

ombre sur la photo grise
livre refermé
ton crayon
toujours
à la même page

7.

cicatrice rose
vif
silence
en mille morceaux la vie

11.

pull dans ton tiroir
odeur
dans sac noué
persistance

12.

mégot trouvé à la cave
larmes de salive
dernier baiser
en fumée

6.

douleur retenue
soleil giclant entre deux
murs
rire d'enfant sur
tapis volant

9.

poussières suspendues
lettres égrainées
une message de toi
peut-être

10.

filet d'air
sous rideau ample
linge à sécher
lavande légère

3.

brillance assoupie
oreille mobile
longue patte blanche
sous rayon chaud

8.

rire immense
corps minuscule
contre mon flanc
amour

14.

lèvres sur front-soie
paupières lasses
lit d'enfant
rideau occultant

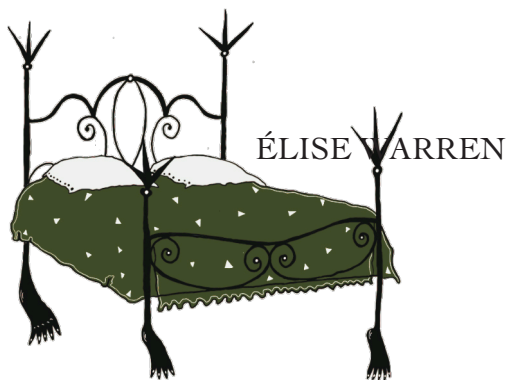
13.

porte entrouverte
souffle ralenti
secondes de sable
errance du chat

15.

page douce comme la peau
trait fin
débutant
mots chevrotants

OPTIONS DE L'ANNÉE



enfin par la poste arrive aux coins déjà usés le feuillet annuel édition spéciale double volume des catastrophes climatiques à choisir pour l'an 2023

ma sœur de l'amérique du sud a encerclé ses choix commenté biffé déchiré les pages minces fragiles presque bibliques l'encre passe à travers je n'arrive plus à lire entre tremblement de terre et cyclone ou alors est-ce une explosion nucléaire?

page 19 est pliée elle m'a laissé une note une question toute simple : comment va ta peau? et ma soeur a encerclé trois fois l'entrée *inondations* pour moi

je regarde ma main gauche celle à l'ouest celle qui se consume qui hurle qui brûle celle qui crie encore cette année sans eau c'est aride c'est stérile mes ongles sont noirs et la fumée s'échappe de mes lèvres

je tâte les kystes sur mon visage les cratères sur mon ventre mes seins bleus et endoloris mes lèvres gercées mes cils arrachés et j'écoute les explosions minières qui détonnent dans ma gorge

je cherche *déluges* dans le catalogue car les inondations ne sont pas assez pour qu'ils comprennent pour qu'ils cessent pour que je me venge pour que j'appelle à l'aide j'aimerais faire gronder un volcan et qu'une pluie acide fasse fondre leurs toits d'acier et leurs grues et leurs pipelines et leurs parlements et leurs phallocraties

que tout fonde dans un cri satisfaisant sur ce béton qu'ils aiment tant peut-être que mes pieds gris reprendront enfin chair et je pourrai à nouveau courir dans l'immensité de l'horizon

j'aimerais un tsunami qui éteindrait les feux un verglas les jours de canicules peu importe un événement qui créerait un baume ou une situation qui ferait mal une catastrophe mémorable pour une fois j'en perds la tête car une autre détonation dans le larynx qui me fait cracher du sang sur le feuillet annuel édition spéciale double volume

les gouttes rouges tombent sur l'entrée *fémicides*

je repousse le catalogue le fait tomber sur le plancher j'entends les murmures les supplications les tentatives de recoller mes cils un à la fois mais j'ai un trop-plein un haut-le-cœur je vais vomir je vais mourir j'ai besoin d'un déluge j'ai besoin d'un répit une catastrophe qui me donnerait un peu de repos une fin du monde qui pourrait enfin faire fleurir les coupes à blanc faire renaître les arbres mères créer des réseaux sinueux sous ma peau entre mes veines oui un peu de verdure jusque dans mes poumons c'est tout ce que je demande pour cesser de tousser toute cette fumée pour qu'ils ne me tirent plus les cheveux pour qu'ils ne m'arrachent plus les ongles pour qu'ils me laissent dormir ne serait-ce qu'une seule nuit

un jour je m'endormirai sans ressentir ce corps recouvert d'ecchymoses

j'oublie que ce n'est qu'un feuillet annuel distribué aux continents et qu'au final ils me vendent un rêve ils m'ont dit choisis *pandémies* choisis *incendies* choisis *ouragans* et *tempêtes* et mon corps se dissèque tout autant

à la dernière page se trouve une enveloppe signée *sinistres de l'édition spéciale 2023* dans laquelle j'y glisse mes choix

je passe ma main gauche sous l'eau froide et le feu reprend sur le bout de mes doigts

soudain il n'y a plus d'air j'ouvre les fenêtres et le néant s'engouffre dans mon salon c'est le déversement noir je tombe les cuisses trempées de pétrole j'avance à petits pas vers la porte où j'appelle ma soeur ma soeur chérie

elle accourt même si on lui a muselé la bouche même si toute sa peau est craquelée prête à tomber

je lui demande avant que la noyade noire m'emporte : peux-tu poster mes choix pour moi? elle prend l'enveloppe signée *sinistre de l'édition spéciale 2023* et me fait un clin d'oeil puisque chaque année elle sait que je manque de courage on a arrêté de se mentir et de faire semblant que c'est moi qui porte son fardeau

ma vision se brouille je ferme la porte d'entrée et laisse le déversement grimper aux murs je prends surtout note d'appeler les responsables du feuillet 2024 et de leur demander d'ajouter à la fin une case *toutes ces options*

j'aurais peut-être moins honte à tout faire éclater moins honte à envisager la paix le calme et ma mort noyée au bout d'une chaîne

sous les larmes d'un dernier glacier



LUC-ANTOINE CHIASSON

rien n'écoute aux portes des marées
rien
pas les chats sinueux
pas les livres sous-verre
pas les coussins méprisables qu'on s'évertue à
flatter mais dans le bon sens du poil
pas les pachydermes du noroît
pas les mains recouvertes de chansons aux
hortensias zélées
pas les poèmes diaphanes qu'on sort en pleine
résurrection vite vite de même question de
pas les marchepieds orageux

rien n'écoute
rien ne tente de sceller la baie

pas les appartements insensés qui ne couchent
aucun solstice
pas les hirondelles analphabètes sur qui compter
n'est qu'un fardeau
pas les ouillons tabarnaques des matins
octroyés aux agrumes moroses
ni les esthètes mitigés épris de justesse mais
seulement le soir
pas les confettis de fourrure désintéressés
pas l'orage gémissant dans son châte vert imbibé
de miel
pas seulement l'idée de retrouver l'espoir par le
mouvement subtil des frissons d'orgasmes

pas les chandelles rêches rêvant de lampadaires
excentriques qui ont juste le goût de fourrer
pis de pas se casser la tête
pas même et c'est surprenant d'ailleurs un seul
et unique joint de toiture en retard sur ses
bills pas non plus une trompette nébuleuse
en pleine mue

rien c'est vrai
c'est vrai que toi
tu chantes toujours à table c'est vrai
que tes genoux sentent le pain frais c'est vrai
que l'horloge est sournoise et qu'elle arrive
néanmoins à
synthétiser l'amour
c'est vrai

c'est vrai que j'ai pas appris les réveillons au bon
moment
que tout aspire à gémir un petit peu mais pas
trop pareil il faudrait surtout pas que les
voisins se mettent à jaser
c'est vrai que les chars étouffent dans leur
douillette de bran de scie

c'est vrai que
anyways
pas grave

c'est vrai

moi non plus

moi non plus les brouillards m'ont jamais dit si
le gris-bleu qui s'accroche au phare c'est du
vrai ou si on se fait toute fourrer depuis le
début

moi non plus j'ai pas eu grand-chose à dire quand
c'est venu le temps de limer les fleurs pour
que mes mollets au moins le sentent passer
quand on a crissé le feu au champ du rêve

moi aussi j'ai fait le guet entre les bouleaux moisis
en attendant que la grisaille s'étcheure assez
pour prendre un break

fou pareil

on aurait pu élimer les sapins
gravir les frelons qui luisent comme des astres
on aurait pu subsister sur assez de frimas
on aurait pu jouir sur la grève de nos parents
tellement fucking mêlés lol fou pareil

moi avec j'ai braillé du peu de frênes qui reste
moi avec j'ai braillé pour le sang du père mais
personne était là pour le voir

j'ai tourmenté les merles avec mes histoires de
guêpes qui ont peur des couvertes piquées
qu'on tient bien haut pour que la mort
n'étrique que le ciel qu'on se chuchote
rapidement dans le fond des cales de bateau

j'ai endé up encore une sainte crise de fois
compter les respirations du bruit des vagues
mais comme je l'ai dit trop souvent déjà
le bruit des vagues n'existe
que pour les oiseaux

anyways
pas grave
rien n'écoute rien

pas les fuites du filon de temps qu'il nous restera
quand il sera trop tard
pas le souffle ébouriffé de ceux et celles qui croient
encore que toute cecitte well c'est comme pas
si bad pareil quansqu'on compare
pas les suicides shinés passés trop vite pour
vraiment que ça en ait valu le détour

pas les
anyways
pas grave

LISTE DE MES AGRESSIONS

JAËLLE
MARQUIS-GOBEILLE



À l'université, on nous oblige à lire des auteurs autoproclamés pédophiles et présumés agresseurs.

« On ne peut plus rien dire! » Vraiment? Faisons un test.

La liste de mes agressions:

- Quand un homme s'est masturbé en me regardant dans le métro. J'avais 12 ans.
- Dans la rue, tous ces bonhommes qui m'ont sifflée, *catcallée*, m'ont envoyé des invitations à les sucer, à coucher avec eux... juste parce que je passais devant eux.
- Celui qui m'a crié que j'étais trop sexy pour n'être qu'une adolescente.
- Le gars qui m'a suivie en voiture pendant 20 minutes quand je revenais à pied d'une soirée : « Tu veux pas monter ? Pourquoi ? Tu as un chum qui t'attend à la maison ? » J'avais 18 ans.
- Après un party, quand un gars m'a violé dans sa voiture, prétextant vouloir me ramener chez moi. Quand il m'a sauté dessus sans que je ne puisse rien dire. Quand il a dénoué mes pantalons avant de défaire ma ceinture de sécurité. Quand mes sanglots l'ont finalement arrêté. Et quand il m'a demandé bêtement, face à mon émotion: « Coudon, as-tu peur de jouir ? ». Cette phrase, comme un écho, me revient encore.
- Mon ex qui, à notre première *date*, a transformé mon « non » en « ok ». J'avais 21 ans.
- Puis, à notre 3e *date*, à notre 4e, après 1 an, 2 ans, 3 ans... Cette fois où il m'a baisée de force en me disant des « je t'aime ». Où il m'a fait confondre agression et

fougue. Ce *flash-back* me revient souvent, même plusieurs années plus tard.

- Ce jeune homme que je fréquentais un été. Ce soir-là, nous étions deux femmes à s'être retrouvées dans son lit venimeux. Je n'oublierai jamais le visage de la fille quand il la sodomisait sans condom et sans consentement. Dernièrement, j'ai repéré son nom sur « la liste ».
- Celle qui s'est jetée sur moi, vulnérable. Cette amie que je venais voir pour des conseils. J'avais 30 ans.
- La fois où une *date* m'a embrassée de force quand je lui ai annoncé que je n'étais pas intéressée.
- Celui qui a mis du GHB dans mon verre.

Et toutes ces autres fois...

J'arrête. Mais j'aurais pu continuer.
Avez-vous mal au cœur ?

Dans un recueil de textes, l'auteur Kevin Lambert disait « J'ignore pourquoi je ne sais écrire qu'avec une sorte de négativité intérieure, pourquoi je ne me console jamais, pourquoi je suis souvent piégé dans la logique du pire.¹ » Je te *feel*, Kevin.

Je suis coincée dans cette négativité. Elle se loge dans ma gorge, elle me donne la nausée. J'écris dans ce mal, j'apprends à vivre avec. Une noirceur qui me donne envie de crier. Celle qui m'empêche de travailler tous les jours, sinon, c'est le *burn-out*. Celle qui hante tous mes textes,

¹ Kevin Lambert, « Il arrive que mes livres choquent. Réflexion sur la représentation et la normalisation », Nicolas Dawson (dir.), *Se faire éclaté.e. Expériences marginales et écriture de soi*, Montréal, Nota bene, 2021, p. 106.

celui-ci en particulier. La négativité naissant de mes traumatismes et de l'injustice, venant de l'opacité de mes pensées. Celle qui participe à mon autocritique constante. Celle qui m'impose un état d'hypervigilance quotidien. Je ne sais pas si un jour, je pourrai l'évacuer complètement.

C'est pour ça que je ne suis jamais capable de lâcher prise au nom de la liberté académique.

Je ne veux pas lire un texte provenant d'un présumé
agresseur.

Je ne veux pas qu'on me remette les deux pieds dans
mes traumas.

Je ne veux pas qu'on m'impose le « génie » d'un homme
accusé de viol.

Je veux au moins qu'on m'avertisse. Qu'on me donne le
choix.

Je n'impose pas un *cancel* général. Mais, pour ma
survie, je dois me protéger.

Le point de vue de l'agresseur, je ne veux plus rien savoir. C'est ma limite à moi. Pour éviter de sombrer trop souvent dans la révolte qui me vide.

Tout est une question de point de vue. Cette liste que je vous ai infligée est écrite selon le mien : un « je » de victime qui a besoin de partager son vécu.

Lecture imposée : « Quant au père de Christine Angot, qui l'a violée à répétition, il a *foutu sa vie en l'air*. C'est un crime intolérable : pas de doute là-dessus. Cependant,

Angot aurait-elle produit la même œuvre sans ce viol ?² » Mon estomac se noue. Cette citation me coupe le corps en deux. Non, Christine Angot n'aurait certainement pas composé la même œuvre sans ce viol, mais ça aurait été assurément mieux ainsi. Entre être une autrice à succès ou ne pas avoir été agressée, je prends l'absence d'agression. Et pourquoi cet italique ? Je décède ça comme un espèce de scepticisme. Un genre de sarcasme.

Est-ce qu'il y a des limites à ce qu'on peut dire, écrire ?

Moi j'ai une limite à ce que je peux lire.

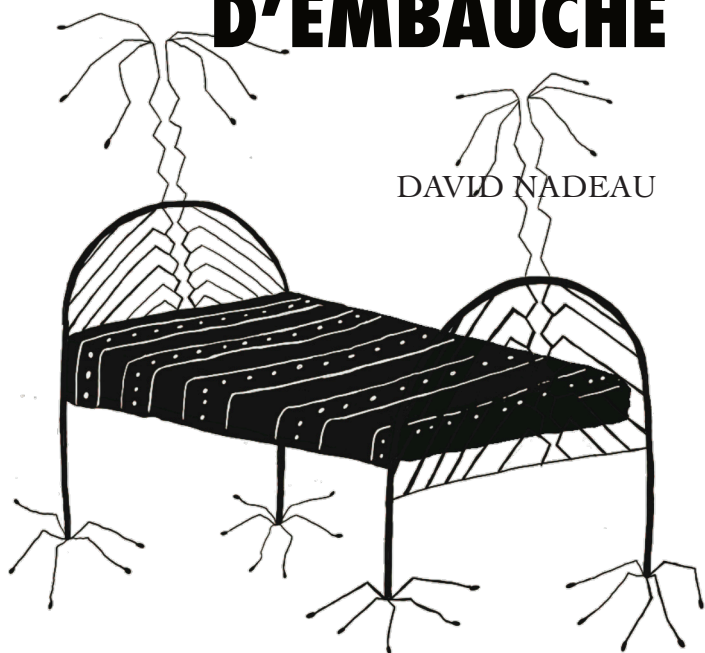
Alors, faites ce que vous voulez, moi je m'en vais me reposer. Je vais me cacher dans les limites du papier³.

² Arthur Dreyfus et Dominique Fernandez, *Correspondance indiscrete* (extrait), Paris, Grasset, 2015, p. 73.

³ Ici. Où je me sens à l'abri.

LETTRE D'EMBAUCHE

DAVID NADEAU



Québec, 18 septembre 2021,

Monsieur Bolívar Escobar,
Monsieur Gabriel « Florzinha » Jacobi

Nous avons le plaisir jubilatoire de vous informer que vos candidatures aux postes de pataphysiciens conscients ont toutes deux été retenues. En effet, la Pataphysique est, *ab aeterno*, curieuse de tout et votre forme particulière d'humour nonsensique à la *Mad Magazine* rejoint tout à fait « l'exceptionnalité d'une *science des solutions imaginaires* », comme nous le faisait remarquer notre ami Natan Schäfer. Plusieurs de vos inventions déroutantes feraient sans doute de très beaux objets pataphysiques, dans la veine des objets introuvables conçus par l'ingénieur Jacques Carelman. Le mépris merveilleusement souverain de tout pragmatisme rappelle également le « couteau sans lame auquel il manque le manche » et la « potence avec paratonnerre » de Georg Christoph Lichtenberg, physicien fantaisiste allemand sur qui André Breton a attiré l'attention dans *l'Anthologie de l'humour noir*. Les deux « objets » de Lichtenberg sont d'ailleurs inclus par Carelman dans son *Catalogue d'objets introuvables*.

Conséquence du règne de la marchandise, l'instinct maniaque du collectionneur ne peut qu'être attisé par la gamme de produits dérivés que vous proposez, de même que par les objets imaginaires décrits dans moult des plus étonnants *jojocas*. À l'occasion de nos quelques rencontres à la résidence Tavares Guerra (Pétropolis), Son Excellence Charles Bonenfant, Archevêque Ostéychtien du Saint-Empire faustrollien, et nous-mêmes nous sommes fait une joie d'arborer nos t-shirts de la marque Jojoca. Sur le nôtre est imprimée la phrase « L'imagination est importante » et, sur celui de notre ami : « J'adore parler d'une courgette ».

En vertu du principe pataphysique d'Équivalence, il n'y a pas de contradiction réelle entre la prise de conscience de la nécessité du changement social révolutionnaire (susitant le désir de « s'emparer des moyens de production ») et l'approbation cynique et opportuniste du néant culturel et politique postmoderne. Les deux approches idéologiques révèlent une même réalité fortuitement contemporaine.

Votre entrée en poste est prévue à la date du 5 février 2022, et aura lieu dans notre boutique de farces et attrapes, au Centre d'Achats Onirique (emplacement exact inconnu). Madame Zoé Laporte, Psychopompe Quantique, sera présente pour vous accueillir. Permettez-moi de vous rappeler que les contrats prévus pour ces postes seront d'une durée imprévisible. C'est à la suite d'une période d'essai (d'une durée tout à fait arbitraire) que les contrats deviendront effectifs. Lors de votre première journée, nous vous présenterons vos contrats de travail ainsi que le manuel de l'employé vous précisant les quelques rares avantages sociaux auxquels vous aurez peut-être droit un jour.

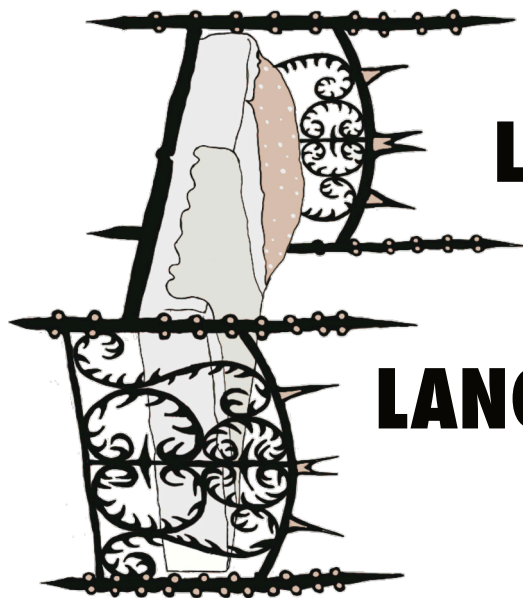
Vos principales tâches seront les suivantes : conception et fabrication de kits poétiques dans l'esprit néo-dadaïste de Fluxus et du Mail-Art (artefacts, gadgets, emblèmes absurdes, marchandise promotionnelle en tous genres), inversion ludique et subversive des règles sociales et des habitudes cognitives et, pour citer le Transcendant Satrape Marcel Duchamp, légère distension des « lois physiques et chimiques » (« Éclairage intérieur », *La Boîte verte*, 1915). Par ailleurs, gardez bien à l'esprit cette hypothèse avant-gardiste formulée par le Docteur Faustroll dans ses *Éléments de Pataphysique* : « Au lieu d'énoncer la loi de la chute des corps vers un centre, que ne préfère-t-on celle de l'ascension du vide vers une périphérie, le vide étant pris pour unité de non-densité, hypothèse beaucoup moins arbitraire que le choix de l'unité concrète de densité positive eau ? »

En cas d'accord de votre part sur les modalités ci-dessus et de votre intérêt pour les postes, nous vous invitons à nous retourner un exemplaire signé de cette même lettre en la marquant du sceau à l'effigie d'Igor, le lézard à l'allure tant *jarryque*.

Dans l'attente d'un retour, nous vous prions de croire, Messieurs, en l'assurance de nos considérations distinguées.



Sa Majesté l'Empereur du Saint-Empire faustrollien



**LITANIE
DANS
UN
LANGUAGE
ÉDIFIÉ
POUR
MA CHUTE**

MORGAN LAJOIE

Je marche dans le lieu commun. Ici, il fait petit et on épluche les blessures la tête baissée. Rituel tacite d'autodigestion s'accomplissant dans une résilience anonyme, sans crédit. Mâcher ces mots qui me composent, qui m'organisent. Mot comme terme comme sentence. Et ainsi devenir témoin de moi par les entrailles. C'est que je ne sais pas me lire autrement qu'en anachronisme ; je ne peux pas me voir. Et tel un enfant qui force la pièce d'un casse-tête dans un espace qui ne lui convient pas car trop pressé de révéler le tableau, j'emboîte des causes sans effets, des corrélations factices d'où j'émerge en pastiche de moi-même.

tentative de bio tinder 1 détenteur.trice d'appareil de téléphonie cellulaire cherche prétexte pour générer des notifications sur l'écran de sa vie

J'ai des théories plein les bras pour me dire, mais il faut réduire, tout contenir dans le même portrait. Si possible, contracter en quelques mots. Au plus une phrase, qu'on appellera diagnostic. Il est dans la nature du schéma d'être cartésien, clinique. Aussi faut-il résumer les symptômes. Traduire en abrégé. Somatiser. Car ce qui n'est pas visible ou palpable est apocryphe aux yeux de ceux qui ont édifié le langage dont on use pour parler de moi.

tentative de mise en marché délibérée allumeur.euse souhaite faire voyage se perdre dans la dédale du regard des autres pour en écrire les carnets entamer sa chair et ainsi tronquer la volupté de l'inconnissance.

Ce lieu commun, c'est le pays de la mesure, règne de la métrique. Cote Z, cote de crédit. Je n'ai pas de nom, mais j'ai la cote. Les matchs et les likes comme autant de formes de capital. Et maintenant ma case dans le DSM-5. Mon

désordre chiffré, pesé, mesuré. Prenez, ceci est mon corps soumis à la raison graphique. Parce qu'on ne naît pas une criss de folle, on le devient.

Je m'exerce à mon diagnostic comme à une langue nouvelle. Je m'exerce au seroquel comme assuétude. Une terre d'accueil, asile de mes déclinaisons orphelines. Le jour a vingt-quatre visages qu'il interchange. Au commencement de chacun de ses cortèges, je ressuscite par habitude, parce que je n'ai rien d'autre à faire. Je ne vis que pour honorer ma posologie.

tentative de bio tinder 2 egirl pas tant girl cherche une fêlure pour être brisé.e l'excès de toute chose demande coïncidence de deux déchirures fais-moi dissoluble

À portes closes, dans une fourrière de braise, j'ai confiné les chiens dont la vue dérange. Mon médecin ne connaît rien de ces fauves puisqu'il les changerait en symptômes. Parmi ces bêtes, une peur panique partagée de tous les corps désordres. Ce n'est pas l'angoisse. C'est pire. C'est ce moment où le quotidien enfante la laideur et où baiser les hommes qui s'ennuient ne suffit plus à chasser les soirs anecdotiques. C'est là précisément que le vertige devient une nécessité, affaire d'instinct. Il faut fermer la plaie du non-sens. Mort métaphore vaut mieux que rien.

tentative de bio seeking arrangement 1 sad girl veut fuck her way up to the top de la montagne pousser sa pierre de chair et s'imaginer heureuse

Amours catacombes. Amants ricochets. Condamnée à prendre part à ces jeux de non-dits. Scénarios réduplicatifs. Sans surprises, sans erreurs. Sans maux autres que ceux imposés par l'intimité.

tentative de petite annonce de moi internet poet cherche autodestructions inédites l'apothéose de l'enracinement un non-lieu attentatoire quelque chose comme des bras maisons pour étouffer là où je respire

Dans les mains des autres j'existe. Pour un instant chorégraphié.e, dimensionné.e comme un casse-tête. Une dédale aménagée comme un jardin, celui d'Éden. C'est-à-dire codifié selon la forme des corps et la nature de leurs fluides. C'est-à-dire binaire. Un jardin où je tente de me raconter nu.e jusqu'aux secrets qui me sont interdits. Où échapper par la chair au fatum de l'ordre. Au plus creux de mes abysses, je vais hors de moi pour faire éclater la case du diagnostic.

tentative de bio seeking arrangement 2 petite peste venue d'ailleurs insuffisants cherche vieux poète embourgeoisé pour être le verlaine à son rimbaud mets tes cartes sur table j'en ferai château comme un havre à sacrifier sur l'autel de la fête

C'est au corridor de leurs vices que les corps désordres partent à la rencontre d'eux- mêmes. Tout empeste quand on a les narines tournées vers l'intérieur. Et ainsi je me respire à l'infini, me gargarise de cette odeur familière. Je suis Narcisse dans un dépotoir, penché sur une tache d'huile et qui cherche à s'entrevoir. Observer son reflet requiert encore le repli de soi. Courbé, incliné vers le dedans, comme l'ouroboros dévorant sa queue.

ÉQUIPE DE RÉDACTION

ÈVE LEMIEUX-CLOUTIER
ORANE THIBAUD
ALEXIE LEGENDRE
MARYLÈNE MAYER

ÉQUIPE DE RÉVISION

MÉLINA CORNEJO
MARGAUX BLAIR

ILLUSTRATIONS

ERSNT PERDRIEL, « HORS - SÉRIE »

LES ILLUSTRATIONS ACCOMPAGNANT LES TEXTES
INCLUANT LA TABLE DES MATIÈRES AINSI QUE LA
PAGE COUVERTURE SONT ISSUES DE LA SÉRIE
« S'ÉTENDRE PARTOUT » DE MICHÈLE BARCENA-
SOUGAVINSKI

LOGO

CÉLIA BEAUCHESNE (@CELIA.BEAU)

GRAPHISME

ORANE THIBAUD

CONTACT

REVUE GRANDS ESPACES
405, RUE SAINTE-CATHERINE EST
PAVILLON JUDITH-JASMIN, J-1080,
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2L 2C4
REVUEGRANDSESPACES@GMAIL.COM

SOUSSION DE TEXTES

La revue Grands Espaces publie poèmes - en prose ou en vers -, nouvelles, micro-récits, fragments, essais, etc. Pour un même appel, il n'est possible de soumettre qu'un seul projet. En termes de longueur, nous acceptons un maximum de huit pages pour les suites poétiques et cinq pages pour les textes en prose. Le texte doit être soumis en format .doc ou .pdf. Vous devez nommer le fichier comme suit : - titre.

PROCESSUS DE SÉLECTION ET DE RÉVISION

À la suite de la période d'appel de textes, les membres de l'équipe de rédaction se réunissent afin d'effectuer une sélection. Une réponse sera ensuite fournie par courriel à toutes celles qui auront soumis un texte. Les textes sélectionnés feront l'objet d'un travail de réécriture collaboratif entre éditeur.e.s et auteur.e.s de l'UQAM, l'équipe acceptera de répondre aux questions des auteur.e.s quant au refus de leur texte. Nous attendons les textes à l'adresse courriel suivante :
revuegrandsespaces@gmail.com



Tirage de 300 copies. Dépôt légal à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ). Grands Espaces est la revue des étudiants et étudiantes en études littéraires de l'UQAM. Son contenu ne peut être reproduit, en tout ou en partie, sans une autorisation écrite. Chaque auteur.e est responsable des propos tenus dans son texte. Cette revue est financée par l'AEMEL-UQAM, l'AFÉA-UQAM et l'AECSEL-UQAM.

J E A N N E S O U B R Y

C A M I L L E T H I B O D E A U

N O É M I E B E N O I T

V I N C E N T D E S M A R A I S

S A R A B A L B I D I B E R N A R D O

É L I S E W A R R E N

L U C - A N T O I N E C H I A S S O N

J A È L L E M A R Q U I S - G O B E I L L E

D A V I D N A D E A U

M O R G A N L A J O I E

